



LA DERNIÈRE DES

# Stanfield

MARC LEVY



Robert Laffont | Versilio

Marc Levy

LA DERNIÈRE  
DES STANFIELD

roman

Robert Laffont | Versilio

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris,  
Versilio, Paris, 2017  
ISBN 978-2-221-15785-5

*À Louis, Georges, Cléa*  
*À Pauline*

« Il y a trois versions à une histoire :  
la vôtre... la mienne... et celle qui est  
vraie.

Personne ne ment. »

Robert EVANS

*There are three sides to every story : yours...  
mine... and the truth. Non one is lying.*

# 1

## Eleanor-Rigby

*Octobre 2016, Londres*

Je m'appelle Eleanor-Rigby Donovan.

Mon prénom vous dit peut-être quelque chose. Mes parents étaient fans des Beatles, « Eleanor Rigby » est le titre d'une chanson écrite par Paul McCartney.

Mon père a horreur que je lui fasse remarquer que sa jeunesse appartient au siècle dernier, mais dans les années 1960, les fans de musique rock se divisaient en deux groupes. Rolling Stones ou Beatles ; pour une raison qui m'échappe, il était inconcevable d'apprécier les deux.

Mes parents avaient dix-sept ans quand ils ont flirté pour la première fois, dans un pub londonien près d'Abbey Road. Toute la salle entonnait « All You Need Is Love », les yeux rivés sur un écran de télévision où un concert des Beatles était retransmis en mondovision. Sept cents millions de téléspectateurs accompagnaient leurs émois naissants, de quoi

marquer le début d'une histoire à l'encre indélébile. Et pourtant, ils se perdirent de vue quelques années plus tard. La vie étant pleine de surprises, ils se retrouvèrent dans des circonstances assez cocasses, à l'aube de leur trentaine. Je fus conçue treize ans après leur premier baiser. Ils avaient pris leur temps.

Mon père ayant un sens de l'humour qui connaît peu de limites – on raconte dans la famille que c'est cette qualité qui aurait séduit ma mère –, lorsqu'il alla enregistrer mon acte de naissance, il choisit de m'appeler Eleanor-Rigby.

– C'est la chanson que nous écoutions en boucle, alors que nous t'inventions, m'a-t-il confié un jour pour se justifier.

Détail que je n'avais nulle envie de connaître, d'une situation que je n'avais nulle envie d'imaginer. Je pourrais expliquer à qui veut l'entendre que mon enfance fut difficile ; ce serait un mensonge et je n'ai jamais su mentir.

Ma famille est du genre dysfonctionnelle, comme toutes les familles. Là aussi, il y a deux clans : celles qui l'admettent et celles qui font semblant. Dysfonctionnelle, mais joyeuse, parfois presque trop. Impossible de dire quoi que ce soit sur un ton sérieux à la maison sans se faire brocarder. Il y a une volonté absolue chez les miens de vouloir tout prendre avec légèreté, même ce qui est lourd de conséquences. Et, je dois l'avouer, cela m'a souvent rendue dingue. Chacun de mes parents a obstinément attribué à l'autre ce grain de folie qui a germé dans nos conversations, nos repas, nos soirées, mon enfance,

## *La dernière des Stanfield*

comme celles de mon grand frère (il est né vingt minutes avant moi) et de Maggie, ma sœur cadette.

Maggie, septième chanson de la face A de l'album *Let It Be*, a un cœur qui ne tiendrait pas dans la main d'un géant, un caractère bien trempé, elle est aussi une égoïste sans pareille quand il s'agit des petites choses du quotidien. Ce n'est pas incompatible. Si vous avez un vrai problème, elle répondra toujours présente. Refusez de monter à quatre heures du matin dans la voiture de deux copains trop alcoolisés pour conduire, elle piquera les clés de l'Austin de Papa, viendra en pyjama vous chercher à l'autre bout de la ville et déposera aussi vos copains chez eux après leur avoir passé un savon, même s'ils ont deux ans de plus qu'elle. Mais essayez de chiper un toast dans son assiette au petit déjeuner et vos avant-bras s'en souviendront longtemps ; n'espérez pas non plus qu'elle vous laisse un peu de lait dans le réfrigérateur. Pourquoi mes parents l'ont-ils toujours traitée comme une princesse, le mystère reste entier. Maman lui vouait une admiration malade, sa petite dernière était promise à accomplir de grandes choses. Maggie serait avocate ou médecin, voire les deux, elle sauverait la veuve et l'orphelin, éradiquerait la faim dans le monde... bref, elle était l'enfant chérie et il fallait que toute la famille veille sur sa destinée.

Mon frère jumeau se prénomme Michel, septième chanson de la face A de *Rubber Soul*, bien que sur l'album en question, le prénom soit au féminin. Le gynécologue n'avait pas vu son zizi à l'échographie. À ce qu'il paraît, nous étions trop serrés l'un contre l'autre. *Errare humanum est*. Et grande surprise au



moment de l'accouchement. Mais le prénom avait été choisi, pas question d'en changer. Papa se contenta de faire sauter un *l* et un *e*, et mon frère passa les trois premières années de sa vie dans une chambre aux murs roses embellis d'une frise où Alice courait derrière des lapins. La myopie chez un gynécologue peut avoir des conséquences insoupçonnées.

Ceux dont la bonne éducation rivalise avec l'hypocrisie vous diront d'un ton gêné que Michel est un peu spécial. Les préjugés sont l'apanage des gens convaincus de savoir tout sur tout. Michel vit dans un monde qui ignore la violence, la mesquinerie, l'hypocrisie, l'injustice, la méchanceté. Un monde désordonné pour les médecins, mais où, pour lui, chaque chose et chaque pensée a sa place, un monde si spontané et sincère qu'il me laisse à croire que c'est peut-être nous qui sommes spéciaux, pour ne pas dire anormaux. Ces mêmes médecins n'ont jamais réussi à définir de façon certaine s'il avait un syndrome d'Asperger ou s'il était simplement différent. Rien de simple en réalité, mais Michel est un homme d'une douceur incroyable, un puits de bon sens, et une source de fous rires intarissable. Si je ne sais pas mentir, Michel, lui, ne peut s'empêcher de dire ce qu'il pense, au moment où il le pense. À quatre ans, quand il s'est enfin décidé à parler, il a demandé dans la file d'attente d'une caisse de supermarché à une dame en fauteuil roulant où elle avait trouvé son carrosse. Maman, bouleversée de l'entendre enfin prononcer une phrase construite, l'a d'abord pris dans ses bras pour l'embrasser avant

## *La dernière des Stanfield*

de piquer un fard terrible. Et ce n'était que le début...

Depuis le soir où ils se sont retrouvés, mes parents se sont aimés. Il y eut entre eux des matins d'hiver où le froid régnait en maître, comme dans tous les couples, mais ils se sont toujours réconciliés, respectés et surtout admirés. Lorsque je leur ai demandé un jour, alors que je venais de me séparer de l'homme dont j'étais pourtant éprise, comment ils avaient fait pour s'aimer toute une vie, mon père m'a répondu : « Une histoire d'amour, c'est la rencontre de deux donneurs. »

Maman est morte l'an dernier. Elle dînait avec mon père au restaurant, le serveur venait de lui apporter un baba au rhum, son dessert préféré, quand elle s'est écroulée dans la motte de chantilly. Les secours n'ont jamais pu la ranimer.

Papa s'est bien gardé de nous faire partager sa souffrance, conscient que nous la vivions à notre manière. Michel continue chaque matin d'appeler Maman, et mon père lui répond invariablement qu'elle ne peut pas venir au téléphone.

Deux jours après que nous l'avons portée en terre, Papa nous a réunis autour de la table familiale et nous a formellement interdit de tirer des têtes d'enterrement. La mort de Maman ne devait en aucun cas amoindrir ce qu'ils avaient construit pour nous, au prix de tant d'efforts : une famille joyeuse et soudée. Le lendemain, nous avons trouvé un petit mot de lui sur la porte du réfrigérateur : « Mes chéris, un jour vos parents meurent, et puis un autre jour ce sera votre tour, alors passez une bonne journée, Papa. » Logique, aurait dit mon frère. Il n'y

## *La dernière des Stanfield*

a pas un instant à perdre à se complaire dans le malheur. Et puis quand votre mère plonge dans les ténèbres la tête dans un baba au rhum, cela donne à réfléchir.

Mon métier fait pâlir de jalousie tous ceux qui m'interrogent à ce sujet. Je suis journaliste au magazine *National Geographic*. Payée, chichement, mais payée néanmoins pour voyager, photographier et décrire la diversité du monde. Chose étrange, il m'aura fallu parcourir la planète pour découvrir que la splendeur de cette diversité était partout dans mon quotidien, qu'il me suffisait de pousser la porte de notre immeuble et d'être plus attentive aux autres pour la constater.

Mais lorsque vous passez votre vie dans les avions, dormez trois cents nuits par an dans des chambres d'hôtel plus ou moins confortables, plutôt moins d'ailleurs en raison des restrictions budgétaires, écrivez la plupart de vos papiers dans des autobus cahoteux, et que la vue d'une douche propre vous procure une extase sans pareille, de retour chez vous, vous n'avez qu'une envie : rester vautrée dans un canapé moelleux, les pieds en éventail avec un plateau-télé et votre famille à portée de main.

Ma vie sentimentale se résume à quelques jeux de séduction, aussi rares qu'éphémères. Voyager sans cesse vous estampille au fer rouge d'un célibat à durée indéterminée. J'ai entretenu durant deux ans une relation que je voulais fidèle avec un reporter du *Washington Post*. Merveilleuse illusion. Nous avons échangé suffisamment de mails pour nous donner l'impression d'être proches, mais nous n'avons jamais passé plus de trois jours consécutifs ensemble. Bout à

bout, notre union ne nous a guère permis de partager plus de deux mois de vie commune. Chaque fois que nous nous retrouvions, nos cœurs battaient la chamade, chaque fois que nous nous quittions aussi ; à force d'arythmies, ils ont fini par céder.

Ma vie n'a rien de banal comparée à celle de la plupart de mes amis, et pourtant, elle est devenue vraiment singulière un matin, alors que j'ouvrais mon courrier.

Je rentrais d'un séjour au Costa Rica, Papa était venu me chercher à l'aéroport. On me dit qu'à trente-cinq ans, je devrais avoir coupé le cordon. D'une certaine manière je l'ai fait, mais dès que je reviens, quand j'aperçois le visage de mon père au milieu de la foule qui guette les passagers, je retombe en enfance et rien ne me ferait lutter contre cette douce sensation.

Il a un peu vieilli depuis la mort de Maman, sa chevelure s'est éclaircie, son ventre légèrement arrondi, et sa démarche s'est faite un peu plus lourde, mais il est toujours cet homme magnifique, élégant, brillant et farfelu, et je n'ai jamais senti odeur plus rassurante que celle de sa nuque quand il me serre dans ses bras en me soulevant de terre. Œdipe quand tu nous tiens, surtout ne nous lâche jamais, ou le plus tard possible. Ce voyage en Amérique centrale m'avait épuisée. J'avais passé le vol coincée entre deux passagers dont les têtes s'égarraient sur mes épaules à chaque turbulence, comme si la mienne était à un oreiller de fortune. De retour à la maison, à voir ma mine froissée dans le miroir de la salle de bains, je leur trouvais quelques excuses.

Michel était venu dîner chez Papa, ma sœur nous avait rejoints au milieu du repas et mon cœur oscillait entre le plaisir de les revoir et l'envie de me retrouver seule dans cette chambre que j'avais occupée officiellement jusqu'à mes vingt ans, officieusement beaucoup plus longtemps. Je loue un studio sur Old Brompton Road, dans l'ouest de Londres, par principe et pure fierté, car je n'y dors presque jamais. Les rares moments où je rentre au pays, j'aime me retrouver sous le toit de notre maison familiale à Croydon.

Le lendemain de ce retour, je suis passée chez moi. Au milieu des factures et des prospectus, j'ai trouvé une enveloppe manuscrite. L'écriture était remarquablement belle, riche de pleins et de déliés comme on apprenait à en faire à l'école.

À l'intérieur, une lettre m'apprenait que ma mère aurait eu un passé dont j'ignorais tout. On m'assurait qu'en fouillant ses affaires, je mettrais la main sur des souvenirs qui me livreraient quantité d'informations sur la femme qu'elle avait été. Et le « corbeau » ne s'en tenait pas là. À l'en croire, Maman avait été coauteur d'un forfait magistral, commis il y a trente-cinq ans. La lettre ne précisait rien de plus.

Beaucoup de choses clochaient dans ces révélations. Pour commencer, ces trente-cinq ans coïncidaient avec l'année de ma conception... difficile d'imaginer Maman enceinte, de jumeaux de surcroît, dans la peau d'une hors-la-loi, surtout si vous aviez connu ma mère. L'auteur de cette lettre anonyme m'invitait, si je voulais en savoir plus, à me rendre à l'autre bout du monde. Sur ce, il me priait

*La dernière des Stanfield*

de détruire sa missive, me recommandant de n'en parler à personne, ni à Maggie et surtout pas à mon père.

Comment cet inconnu connaissait-il le prénom des personnes les plus proches de moi ? Ça aussi, ça clochait.

J'avais enterré Maman au printemps dernier, et j'étais encore loin d'avoir fait mon deuil.

Ma sœur ne m'aurait jamais fait une plaisanterie d'aussi mauvais goût, mon frère aurait été incapable d'inventer une histoire pareille, et j'avais beau parcourir mon carnet d'adresses, je ne voyais aucune de mes connaissances me jouer un tour de ce genre.

Qu'auriez-vous fait à ma place ? Probablement la même erreur que moi.

## 2

### Sally-Anne

*Octobre 1980, Baltimore*

En quittant le loft, il lui fallait affronter le grand escalier. Cent vingt marches en pente raide, desservant trois paliers faiblement éclairés par une ampoule au bout d'un cordon en fils tressés, maigre halo de lumière dans cet abîme. Le descendre était un jeu de trompe-la-mort, le gravir relevait du supplice. Sally-Anne l'empruntait matin et soir.

Le monte-charge avait fait son temps. Sa vieille grille piquée de rouille se fondait dans le paysage des murs ocres.

Lorsque Sally-Anne poussait la porte de l'immeuble, la clarté terreuse des docks l'aveuglait toujours. Les rues étaient peuplées d'anciens entrepôts en brique rouge. Au bout d'une jetée battue par les vents marins se dressaient de hautes grues, charriant les containers des derniers cargos venus accoster dans un port en décrépitude. Le quartier n'avait pas encore été gentrifié par des promoteurs habiles. À cette époque, seuls quelques artistes débutants,

musiciens ou peintres en herbe, jeunes fauchés côtoyant des gosses de riches, fêtards livrés à eux-mêmes, le plus souvent en disgrâce avec la loi, avaient élu domicile dans ces espaces abandonnés. La première épicerie se trouvait à dix minutes de moto.

Sally-Anne possédait une Triumph Bonneville, 650 centimètres cubes capables de vous entraîner, si la folie vous en disait, à plus de cent miles à l'heure. Le réservoir bleu et blanc était cabossé, souvenir d'une chute mémorable alors qu'elle apprenait encore à dompter la bête.

Quelques jours plus tôt, les parents de Sally-Anne lui avaient suggéré de quitter la ville pour aller découvrir le monde. De ses doigts manucurés, sa mère avait griffonné un chèque, qu'elle avait détaché délicatement de la souche avant de le remettre à sa fille, dont elle se détachait ainsi.

Sally-Anne avait considéré la somme, imaginé la dépenser en frasques et beuveries, et finalement, plus vexée par la distance que sa famille lui imposait que par cette expiation pour une faute qu'elle n'avait pas commise, elle avait décidé de se venger. Elle allait obtenir un tel succès qu'ils regretteraient un jour de l'avoir répudiée. Projet certes ambitieux, mais Sally-Anne avait pour elle une intelligence hors pair, un joli corps et un carnet d'adresses bien fourni. Dans sa famille, la réussite se mesurait à la hauteur du compte en banque et des possessions que l'on pouvait afficher. Sally-Anne n'avait jamais manqué d'argent, mais l'argent ne l'avait jamais fascinée plus que cela. Elle aimait la compagnie des



gens, et se moquait de choquer les siens en fréquentant depuis longtemps ceux ou celles qui n'appartenaient pas à son milieu. Sally-Anne avait ses défauts, mais il fallait lui reconnaître d'entretenir des amitiés sincères.

Le ciel était traître, d'un bleu azur qui ne devait pas lui faire oublier qu'il avait plu toute la nuit. À moto, une chaussée grasse ne pardonne pas. La Triumph avalait l'asphalte, Sally-Anne sentait la chaleur du moteur entre ses mollets. Piloter cet engin lui procurait une sensation de liberté inégalable.

Elle repéra à un carrefour encore lointain une cabine téléphonique esseulée dans ce no man's land, jeta un regard au cadran de la montre qui apparaissait entre les boutons-pression de sa main gantée, rétrograda et serra la poignée de frein. Elle rangea la Triumph le long du trottoir et fit tomber la béquille. Elle avait besoin de s'assurer que sa complice serait à l'heure.

Cinq sonneries, May aurait déjà dû décrocher. Sally-Anne sentit sa gorge se nouer quand, enfin, elle entendit un déclic.

- Tout va bien ?
- Oui, répondit la voix laconique.
- Je suis en route. Tu es prête ?
- Je l'espère, de toute façon, il est trop tard pour reculer, n'est-ce pas ?
- Pourquoi voudrions-nous reculer ? demanda Sally-Anne.

May aurait pu énoncer toutes les raisons qui lui venaient à l'esprit. Leur projet était bien trop risqué,

l'enjeu en valait-il vraiment la peine ? À quoi bon cette vengeance, puisqu'elle n'effacerait rien de ce qui s'était passé. Et si tout ne se déroulait pas comme prévu, si elles se faisaient prendre ? Être jugées deux fois coupables serait au-dessus de leurs forces. Mais si elle acceptait de courir ces risques, c'était pour son amie et non pour elle, alors May se tut.

– Ne sois pas en retard, insista Sally-Anne.

Une voiture de police passa par là et Sally-Anne retint son souffle, songeant qu'elle ne devait pas céder à l'inquiétude, sinon qu'advierait-il quand elle passerait vraiment à l'acte ? Pour l'instant, elle n'avait rien à se reprocher, sa moto était correctement garée et se servir d'une cabine téléphonique n'était pas illégal. La voiture de police continua son chemin, l'agent au volant avait pris le temps de lui lancer un regard aguicheur. Si ceux-là s'y mettent aussi ! pensa-t-elle en raccrochant.

Nouveau coup d'œil à sa montre, elle arriverait devant la porte des Stanfield d'ici vingt minutes, quitterait leur demeure dans l'heure et serait de retour dans quatre-vingt-dix minutes. Quatre-vingt-dix minutes qui allaient tout changer, pour May et pour elle. Elle enfourcha la Triumph, lança le moteur d'une talonnade sur le kick et reprit la route.

À l'autre bout de la ville, May enfila son manteau. Elle vérifia que le crochet en diamant se trouvait bien dans le mouchoir en papier au fond de sa poche droite, et paya le serrurier qui le lui avait fabriqué. En sortant de l'immeuble, elle fut

## *La dernière des Stanfield*

saisie par le froid. Les branches dénudées des peupliers craquaient dans le vent. Elle remonta son col, marcha jusqu'à la station et attendit le bus.

Assise près de la vitre, elle regarda son reflet, passa ses doigts dans ses cheveux pour les ramener en arrière et ajusta l'épingle afin de les retenir en chignon. Deux rangées devant elle, un homme écoutait un morceau de Chet Baker que diffusait un petit poste radio posé sur ses genoux. Sa nuque oscillait au rythme lent de la ballade. L'homme assis près de lui feuilletait bruyamment les pages d'un journal, pour le gêner autant que *My Funny Valentine* semblait l'indisposer.

– C'est la chanson la plus belle que je connaisse, lui murmura sa voisine.

May la trouvait plus triste que belle, la vérité était entre les deux. Elle quitta le bus six stations plus loin, et s'arrêta au pied de la colline, à l'heure prévue. Sally-Anne patientait sur sa moto. Elle lui tendit un casque et attendit qu'elle s'installât sur la selle. Le moteur rugit et la Triumph grimpa la route.

## Eleanor-Rigby

*Octobre 2016, Beckenham, banlieue de Londres*

Tout paraissait normal, mais plus rien ne l'était. Maggie se tenait dans l'encadrement de la porte du salon, adossée au chambranle, une cigarette éteinte qu'elle faisait rouler entre ses doigts. Quelque chose lui disait qu'allumer cette clope validerait les inepties qu'elle venait de lire.

Droite sur ma chaise, comme une élève au premier rang qui ne veut pas s'attirer les foudres de la maîtresse, je tenais la lettre entre mes mains, dans un état proche de la stupéfaction religieuse.

– Relis-la, m'ordonna Maggie.

– S'il te plaît. Relis-la, *s'il te plaît*, précisai-je pour la forme.

– Laquelle des deux a débarqué chez l'autre au milieu de la nuit ? Alors, ne m'emmerde pas *s'il te plaît...*

Comment Maggie pouvait-elle s'offrir le loyer d'un deux-pièces quand moi, qui avais un vrai boulot, peinais à payer celui de mon studio ? Nos

parents avaient forcément dû lui filer un coup de main. Et si elle l'occupait toujours depuis la mort de notre mère, c'est que Papa était dans la combine et c'était ça qui m'agaçait. Un jour il faudrait que j'aie le cran de poser la question à la table familiale. Oui, pensais-je, un jour je trouverai le courage de m'affirmer une bonne fois pour toutes face à ma sœur cadette, et de la remettre à sa place quand elle me parle mal, et toutes autres sortes de choses qui me passaient par la tête pour ne pas penser à cette lettre que j'allais relire à Maggie puisqu'elle venait de me l'ordonner.

– Tu as perdu ta langue, Rigby ?

Je déteste quand Maggie écorche mon prénom en lui volant sa part de féminité. Et Maggie le sait pertinemment. Outre l'amour que nous nous portons, rien n'est jamais simple entre nous. Enfants, il nous arrivait de nous arracher les cheveux dans des combats de petites filles en colère, qui n'ont fait que s'amplifier à l'adolescence. Nous nous battions jusqu'à ce que Michel prenne sa tête entre ses mains comme si un mal distillé par la méchanceté de ses sœurs venait sourdre sous ses tempes et lui faire souffrir le martyr. Alors nous cessions le combat dont nous avions depuis longtemps oublié la cause, et pour le convaincre que tout cela n'était qu'un jeu, nous nous serrions dans les bras l'une de l'autre en l'entraînant dans une ronde joyeuse.

Maggie rêvait d'avoir mes cheveux roux, mon apparence sereine, comme si à l'entendre, rien ne pouvait m'atteindre. Moi, je rêvais d'avoir la tignasse noire de ma cadette, ce qui m'aurait épargné tant

## *La dernière des Stanfield*

de moqueries à l'école, sa beauté imperméable, son aplomb. Entre nous, tout était prétexte à l'affrontement, mais qu'un étranger ou l'un de nos parents s'en prenne à l'une, et l'autre rappliquait en courant toutes griffes dehors, prête à mordre pour protéger sa sœur.

Je soupirai et commençai ma lecture à voix haute.

*Chère Eleanor,*

*Vous me pardonnerez ce raccourci, les prénoms composés sont trop longs à mon goût, le vôtre est ravissant d'ailleurs, mais là n'est pas le propos de cette lettre.*

*Vous avez dû ressentir le départ brutal de votre mère comme une profonde injustice. Elle était faite pour devenir grand-mère, mourir très âgée dans son lit, entourée de sa famille à qui elle a tant donné. C'était une femme remarquable, et d'une telle intelligence, capable du meilleur comme du pire, mais vous n'avez connu que le meilleur.*

*Il en est ainsi, on ne sait de nos parents que ce qu'ils veulent bien nous dire, ce que l'on veut bien voir d'eux, et l'on oublie, car c'est dans l'ordre des choses, qu'ils ont vécu avant nous. Je veux dire qu'ils ont eu une existence rien qu'à eux, connu les tourments de la jeunesse, ses mensonges. Eux aussi ont dû briser leurs chaînes, s'affranchir. La question est : comment ?*

*Votre mère, par exemple, a renoncé il y a trente-cinq ans à une fortune considérable. Mais cette fortune n'était pas le fruit d'un héritage. Alors dans quelles conditions se l'était-elle procurée ? Lui appartenait-elle ou l'avait-elle volée ? Sinon, pourquoi lui avoir tourné le dos ? Autant de questions auxquelles il vous appartient de trouver les réponses, si cela vous intéresse. Et si c'est le cas, je vous suggère de mener vos recherches en usant d'habileté. Vous vous doutez bien qu'une femme aussi sensée que votre mère n'aurait*

## *La dernière des Stanfield*

*pas enfoui ses secrets les plus intimes dans un endroit facile à trouver. Lorsque vous aurez découvert les preuves du bien-fondé de mes interrogations, car je sais que votre première envie sera de ne pas me croire, il vous faudra partir à ma rencontre, quand le temps sera venu, car je vis à l'autre bout du monde et pour l'instant, je me dois de vous laisser réfléchir. Vous avez beaucoup à faire.*

*Pardonnez-moi encore cet anonymat, n'y voyez aucune lâcheté, c'est pour votre bien que j'agis ainsi.*

*Je vous recommande de tout cœur de ne parler de cette lettre à personne, ni à Maggie ni à votre père, et de la détruire aussitôt lue. La conserver ne vous serait d'aucune utilité.*

*Croyez à la sincérité de mon propos ; je vous souhaite le meilleur et vous adresse, bien qu'avec retard, mes condoléances.*

– Assez maligne, la façon dont ce texte est tourné, lâchai-je. Impossible de savoir si son auteur est un homme ou une femme.

– Homme ou femme, c'est un esprit dérangé. La seule chose sensée dans cette lettre, c'est la recommandation de la détruire...

– Et de n'en parler à personne, surtout pas à toi...

– Celle-là, tu as bien fait de ne pas la suivre.

– Ni à Papa.

– Mais celle-ci tu ferais bien de t'y tenir, parce qu'il est hors de question de l'inquiéter avec ce tissu de conneries.

– Cesse de toujours me dire ce que je dois faire ou ne pas faire, c'est moi l'aînée !

– Parce qu'un an de plus te donnerait une intelligence supérieure ? Si c'était le cas, tu n'aurais pas accouru chez moi pour me montrer cette lettre.

*La dernière des Stanfield*

– Je n’ai pas couru, je l’ai reçue avant-hier, précisai-je.

Maggie tira une chaise et s’assit en face de moi. J’avais posé la lettre sur la table. Elle l’effleura des doigts et apprécia la qualité du papier.

– Ne me dis pas que tu crois un mot de tout ça ? demanda-t-elle.

– Je n’en sais rien... mais pourquoi quelqu’un perdrait-il son temps à écrire ce genre de choses s’il ne s’agit que de mensonges ? lui répondis-je.

– Parce qu’il y a des tarés partout, prêts à tout et n’importe quoi pour te faire du mal.

– Pas à moi, Maggie. Tu vas trouver ma vie ennuyeuse, mais je ne me connais pas d’ennemis.

– Un homme que tu aurais fait souffrir ?

– J’aimerais bien, mais de ce côté-là c’est le désert à perte d’horizon.

– Ton journaliste ?

– Jamais il ne serait capable d’une telle ignominie. Et puis nous sommes restés en bons termes.

– Alors comment l’auteur de ce torchon connaît-il mon prénom ?

– Il en sait bien plus que cela sur nous. S’il n’a pas mentionné Michel, c’est...

Maggie fit tourner son briquet sur la table.

– ... qu’il était certain que tu n’irais pas perturber notre frère. Donc, le corbeau connaît sa condition. J’avoue que ça fiche les jetons, lâcha-t-elle.

– Qu’est-ce qu’on fait ? demandai-je.

– Rien, nous ne faisons rien, c’est le meilleur moyen de ne pas entrer dans son jeu. On jette cette saleté à la poubelle, et la vie continue.



*La dernière des Stanfield*

– Tu imagines maman à la tête d'une fortune quand elle était jeune ? Ça n'a aucun sens, nous avons toujours eu du mal à joindre les deux bouts. Si elle avait été riche, pourquoi se serait-on serré la ceinture comme on l'a fait ?

– N'exagère pas, ce n'était tout de même pas la misère, nous n'avons manqué de rien, rétorqua Maggie en s'emportant.

– *Toi*, tu n'as jamais manqué de rien, il y a tellement de choses qui t'ont échappé.

– Ah oui, et lesquelles ?

– Les fins de mois difficiles justement. Tu crois que maman donnait des cours particuliers par dévotion ou que Papa passait ses week-ends à corriger des manuscrits pour le plaisir ?

– Il bossait dans l'édition et maman enseignait, je pensais que cela faisait partie de leur travail.

– Non justement, passé dix-huit heures ça ne faisait plus du tout partie de leur travail. Et quand ils nous envoyaient en camps de vacances, tu crois qu'ils partaient dans les Caraïbes pendant ce temps-là ? Ils travaillaient. Maman a même été jusqu'à faire des remplacements à l'hôpital comme hôtesse d'accueil.

– Maman ? reprit Maggie sidérée.

– Trois années de suite, l'été de tes treize, quatorze et quinze ans.

– Et pourquoi tu étais au courant et pas moi ?

– Parce que moi je leur posais des questions. Un an de plus, tu vois que ça compte.

Maggie se tut un instant.

– Alors non, reprit-elle, l'idée que notre mère ait caché un pactole ne tient pas du tout la route.

*La dernière des Stanfield*

– Quoique fortune ne veuille pas dire nécessairement argent.

– Si ce n'est pas une vraie fortune, pourquoi le corbeau aurait-il suggéré qu'elle n'était pas le fruit d'un héritage ?

– Il nous recommande aussi de faire preuve d'habileté, c'est peut-être une façon de nous indiquer que sa prose est plus subtile qu'elle ne le paraît.

– Ça fait beaucoup de *peut-être*. Débarrasse-toi de cette lettre, oublie même que tu l'as reçue.

– Bien sûr ! Telle que je te connais, je ne te donne pas deux jours pour débarquer chez Papa et fouiller sa maison.

Maggie attrapa le briquet et alluma sa cigarette. Elle tira une grande bouffée et recracha la fumée à la verticale.

– D'accord, concéda-t-elle. Demain, dîner de famille ici. Tu cuisineras le repas et moi je cuisinerai Papa, juste pour en avoir le cœur net, même si je suis convaincue que c'est une perte de temps.

– Demain tu commanderas des pizzas et nous interrogerons Papa toutes les deux, discrètement, Michel sera là.

## 4

### Ray

*Octobre 2016, Croydon, banlieue de Londres*

L'idée de dîner avec ses enfants l'enchantait, mais il aurait préféré que cela se passe chez lui. Ray était casanier et à son âge on ne se refait pas. Il sortit sa veste à chevrons de la penderie. Il irait chercher Michel, ce serait une occasion de faire rouler sa vieille Austin. Il ne la prenait plus pour aller faire ses courses depuis que Tesco avait ouvert une supérette à cinq minutes à pied. Son médecin lui avait ordonné de marcher au moins quinze minutes tous les jours. C'était le minimum pour entretenir ses articulations. Ses articulations, il s'en fichait pas mal, c'était juste qu'il ne savait plus quoi faire de son corps depuis qu'il était veuf. Il rentra tout de même son ventre devant le miroir et passa la main dans ses cheveux pour les coiffer en arrière. Vieillir, il s'en moquait aussi, mais il regrettait la tignasse épaisse de sa jeunesse. Avec tous les milliards que le gouvernement dépensait dans des guerres qui ne servaient à rien, on aurait mieux fait de trouver un truc qui

fasse repousser les cheveux. S'il avait pu revivre ses trente ans, il aurait convaincu sa femme de mettre ses talents de chimiste au service de la science au lieu d'enseigner. Elle aurait trouvé la formule magique, fait leur fortune, et ils auraient coulé leurs vieux jours dans les palaces du monde entier.

Il changea d'avis en attrapant sa gabardine. Son veuvage aurait été encore plus terrible à voyager seul, et puis il était casanier. C'était la première fois que Maggie organisait une soirée chez elle. Elle allait peut-être lui annoncer qu'elle se mariait ? Il se demanda aussitôt s'il rentrerait encore dans son smoking. Au pire, il se mettrait au régime, à condition qu'elle lui laisse le temps de perdre deux ou trois kilos, cinq au plus, il ne fallait rien exagérer, il avait tout de même conservé sa ligne, à part quelques rondeurs par-ci par-là, rien de terrible. Maggie était capable de lui annoncer dans la foulée que la noce aurait lieu le week-end suivant, elle était tellement impatiente. Qu'est-ce qu'il pourrait bien lui offrir comme cadeau de mariage ? Il remarqua que ses paupières s'étaient un peu affaissées, il appuya son index sous son œil droit et trouva que cela le rajeunissait aussitôt, et aussi qu'il avait l'air d'un abruti comme ça. Il pourrait se coller deux morceaux de scotch sous les yeux, ça ferait marrer tout le monde. Ray fit quelques grimaces devant le miroir et se fit rire tout seul. De bonne humeur, il attrapa sa casquette, fit sauter les clés de sa voiture dans la paume de sa main et sortit de chez lui avec l'allant d'un jeune homme.

L'Austin sentait bon la poussière, une odeur de vieux très élégante, comme seuls en dégagent les

intérieurs d'automobiles de collection. Son voisin argumentait qu'une A60 break n'en était pas une, de la pure jalousie ! Allez trouver aujourd'hui des tableaux de bord en véritable palissandre, même la montre de bord était une antiquité. C'était déjà une seconde main quand il l'avait acquise, en quelle année déjà ? Les jumeaux n'étaient pas nés. Évidemment qu'ils n'étaient pas nés, c'est à son bord qu'il était allé chercher sa femme à la gare quand ils s'étaient retrouvés. Incroyable de songer que cette voiture les avait accompagnés toute leur vie. Combien de miles avaient-ils parcourus dans cette Austin ? Deux cent vingt-quatre mille six cent cinquante-trois, quatre quand il arriverait chez Michel, si ça, ce n'était pas une auto de collection... Quel imbécile, ce voisin !

Impossible de poser son regard sur le fauteuil passager sans deviner le fantôme de sa femme. Il la voyait encore se pencher pour enclencher sa ceinture de sécurité. Elle n'arrivait jamais à l'ajuster et pestait en le soupçonnant de l'avoir raccourcie juste pour l'embêter et lui faire croire qu'elle avait grossi. C'est vrai qu'il lui avait joué ce tour à deux ou trois occasions, mais jamais plus. En fait si, peut-être un peu plus, s'il y songeait. Ce serait bien de pouvoir se faire enterrer dans sa voiture. Enfin, ça demanderait d'agrandir considérablement les cimetières, et ce ne serait pas très écologique.

Ray se gara devant l'immeuble de Michel. Il klaxonna à deux reprises et l'attendit en observant les piétons sur les trottoirs moirés. Et qu'on ne vienne pas râler contre la pluie anglaise, aucun pays n'était aussi verdoyant.

Un couple retint son attention. L'homme ne devait pas se marrer tous les jours. Si le Bon Dieu existait, c'est ce type-là qui aurait dû être veuf. Le monde était vraiment mal foutu. Pourquoi Michel était-il toujours aussi lent à sortir de chez lui ? Parce qu'il devait vérifier que chaque chose était à sa place, le gaz fermé, même s'il ne se servait plus de sa gazinière depuis belle lurette, que les lampes étaient éteintes, sauf dans sa chambre qu'il laissait toujours éclairée, et que la porte du réfrigérateur était bien close. Le joint avait pris un coup de vieux. Il viendrait le lui changer, un jour où Michel serait à son travail. Il ne le lui dirait qu'une fois la réparation effectuée. Le voilà enfin qui apparaissait dans son éternel trench-coat qu'il portait même en été, et celui-là, il n'était pas près de le convaincre d'en changer.

Ray se pencha pour ouvrir la portière, Michel se glissa à l'intérieur de l'habitacle, embrassa son père, mit sa ceinture et posa ses mains sur ses genoux. Il fixa la route lorsque la voiture redémarra et deux carrefours plus loin se dérida enfin.

– Je suis heureux que nous dînions tous ensemble, mais c'est étrange que nous allions chez Maggie.

– Et pourquoi c'est étrange, mon bonhomme ? demanda Ray.

– Maggie ne fait jamais la cuisine, alors c'est étrange à cause de cela.

– J'ai cru comprendre que ce soir c'était la fête, elle a commandé des pizzas.

– Ah, alors c'est moins étrange, mais tout de même, répondit Michel en suivant des yeux une jeune femme qui traversait.

## *La dernière des Stanfield*

– Pas mal, siffla Ray.  
– Elle est un peu disproportionnée, lâcha Michel  
– Tu plaisantes, elle est magnifique !  
– La taille moyenne d'un individu de sexe féminin en 2016 est de cinq pieds six pouces, cette femme mesure au moins six pieds un pouce. Elle est donc très grande.

– Si tu le dis, mais à ton âge, j'aurais apprécié ce genre de disproportion.

– J'aime mieux quand c'est...

– Plus petit !

– Oui, voilà, plus petit.

– À chaque casserole son couvercle, n'est-ce pas ?

– Peut-être, mais je ne vois pas le rapport.

– C'est une expression, Michel. Pour dire que tous les goûts sont dans la nature.

– Oui, cela paraît logique, pas la première de tes expressions, qui n'a aucun sens, mais la seconde. Elle correspond à ce que j'ai pu constater.

L'Austin s'engouffra sur le boulevard au milieu de la circulation. Une fine pluie se remit à tomber, un vrai crachin anglais qui fit briller le macadam en quelques minutes.

– Je crois que ta sœur va nous annoncer qu'elle se marie.

– Laquelle ? j'en ai deux.

– Maggie, je pense.

– Ah, et pourquoi penses-tu cela ?

– L'instinct paternel, fais-moi confiance. Et si je t'en parle maintenant, c'est pour une raison bien précise. Quand elle nous l'annoncera, je veux que tu saches que c'est une bonne nouvelle et donc que tu manifestes ta joie.

*La dernière des Stanfield*

– Ah, pourquoi ?

– Parce que si tu ne le fais pas, ta sœur sera triste. Quand les gens vous annoncent quelque chose qui les rend heureux, ils attendent en retour que nous partagions leur bonheur.

– Ah, et pourquoi ?

– Parce que c'est une façon de montrer que nous les aimons.

– Je comprends. Et se marier est une bonne nouvelle ?

– Vaste question. En principe, oui.

– Et son futur mari sera là ?

– Peut-être, avec ta sœur on ne sait jamais.

– Laquelle ? j'en ai deux.

– Je sais bien que tu en as deux, c'est moi qui les ai faites je te rappelle, enfin avec ta mère bien sûr.

– Et Maman sera là ?

– Non, ta mère ne sera pas là. Tu sais pourquoi, je te l'ai expliqué de nombreuses fois.

– Oui, je le sais, parce qu'elle est morte.

– Voilà, parce qu'elle est morte.

Michel regarda par la vitre avant de tourner la tête pour fixer son père.

– Et pour vous deux, c'était une bonne nouvelle quand vous vous êtes mariés ?

– Une formidable nouvelle, mon vieux. Et si c'était à refaire, je l'aurais même épousée plus tôt. Alors pour Maggie aussi ce sera une bonne nouvelle ; les mariages heureux, je suis sûr que nous avons un don pour cela dans la famille.

– Ah. Je vérifierai demain à l'université, mais je ne crois pas que ce soit d'ordre génétique.



*La dernière des Stanfield*

– Et toi, tu es heureux, Michel ? demanda Ray d'une voix douce.

– Oui, je crois... Je le suis maintenant que Maggie va se marier et que je sais que ce sera un mariage heureux puisque nous avons ce don dans la famille, mais j'ai tout de même un peu peur de rencontrer son mari.

– De quoi as-tu peur ?

– Eh bien, j'espère que nous nous entendrons bien.

– Tu le connais déjà. Fred, un grand gaillard, il est très sympathique, et nous sommes allés dîner plusieurs fois dans son pub. Enfin, je suppose que c'est avec lui qu'elle va se marier, quoique avec ta sœur, on ne sait jamais.

– Dommage que Maman ne puisse pas venir le soir où sa fille nous annonce qu'elle va se marier.

– Laquelle ? J'en ai deux, lui répondit Ray en souriant.

Michel réfléchit un instant et se mit à sourire.

## 5

### May

*Octobre 1980, Baltimore*

La moto remontait la route à flanc de colline. Chaque fois que Sally-Anne remettait les gaz, la roue arrière soulevait une traînée de poussière. Encore quelques virages et la demeure serait en vue. May ne tarda pas à deviner au loin les grilles élégantes qui protégeaient la propriété des Stanfield, noires et rehaussées de pointes ouvragées. Plus elles se rapprochaient, plus May resserrait ses bras autour de la taille de Sally-Anne, et son étreinte devint si forte que celle-ci finit par en sourire, lui criant dans le vent :

– Moi aussi j’ai la trouille, mais dis-toi que c’est ce qui rend cette aventure excitante.

Le moteur de la Triumph ronronnait bien trop fort pour que la phrase parvienne entièrement à May, elle avait entendu « trouille » et « excitant », et c’était exactement ce qu’elle ressentait. Ce devait être cela une relation parfaite, être au diapason de l’autre.

## *La dernière des Stanfield*

Sally-Anne rétrograda, inclina la machine en amorçant le dernier lacet qui virait à cent quatre-vingts degrés, puis elle accéléra et la redressa en sortant de la courbe. Elle maîtrisait la Triumph avec une agilité à faire pâlir d'envie n'importe quel biker. Dernière ligne droite, maintenant la maison se distinguait nettement en haut de la colline. Elle dominait toute la vallée, avec son péristyle prétentieux. Seuls les nouveaux riches et les parvenus appréciaient un luxe aussi ostentatoire, et pourtant les Stanfield comptaient parmi les plus vieilles familles de notables de la ville, ils avaient même participé à sa fondation. Les uns racontaient qu'ils avaient commencé d'amasser leur fortune sur le dos des esclaves qui cultivaient leurs terres, d'autres, au contraire, qu'ils étaient parmi les premiers à les avoir affranchis et que certains Stanfield auraient payé de leur sang pour les libérer. L'histoire variait selon le quartier où on la racontait.

Sally-Anne rangea la moto sur le parking réservé aux employés. Elle coupa le moteur, ôta son casque et se tourna vers May qui descendait de la selle.

– L'entrée des fournisseurs est devant toi, tu t'y présentes et tu dis que tu as rendez-vous avec « Mademoiselle Verdier ».

– Et si elle est là ?

– Elle aurait un sacré don d'ubiquité, parce que la femme qui marche vers cette Ford noire que tu vois là-bas, c'est justement Mademoiselle Verdier. Je te l'ai dit, elle prend sa pause tous les jours à onze heures, monte à bord de sa belle voiture et file en ville se faire masser... enfin, façon de parler, elle ne fait pas que se faire masser.

## *La dernière des Stanfield*

- Et comment sais-tu cela ?
- Je l’ai suffisamment suivie ces dernières semaines, et quand je te dis que je l’ai suivie, c’était de très près, alors tu peux me croire sur parole.
- Tu n’as pas poussé le vice jusqu’à...
- On n’a pas le temps de discuter, May, Verdier est une peine-à-jour, mais elle aura eu son petit orgasme matinal dans quarante-cinq minutes et après avoir avalé un BLT et un Coca au café voisin pour se requinquer, elle rappliquera aussitôt. File maintenant, tu connais le plan par cœur, nous l’avons répété cent fois.

May resta plantée devant son amie ; Sally-Anne sentit qu’elle manquait d’assurance, alors elle la serra dans ses bras, lui dit qu’elle était ravissante et que tout se passerait bien. Elle l’attendrait sur le parking.

May traversa la route et se présenta à la porte de service. Celle par où journaux, nourriture, boissons et fleurs étaient livrés, ainsi que tout ce que Mme Stanfield ou son fils achetaient en ville. En jeune femme fort bien éduquée, elle annonça au majordome avoir rendez-vous avec Mademoiselle Verdier pour un entretien. Comme Sally-Anne l’avait prévu, impressionné par l’autorité naturelle conférée par l’accent britannique qu’elle avait emprunté, l’employé de maison ne lui posa aucune autre question et la fit entrer. Il comprit qu’elle était arrivée en avance, et parce qu’il n’aurait pas été convenable de faire attendre une personne de sa condition dans un vestibule, il la conduisit, ainsi que Sally-Anne l’avait également prévu, dans un petit salon au premier étage.

## *La dernière des Stanfield*

Avec un air contrit, il l'invita à prendre place dans un fauteuil. Mademoiselle Verdier était sortie, quelques instants seulement, ajouta-t-il, avant de préciser qu'elle ne tarderait certainement plus à revenir. Il lui proposa un rafraîchissement. May le remercia, elle n'avait pas soif. Le majordome se retira, la laissant seule dans cette pièce cossue jouxtant le bureau de la secrétaire de M. Stanfield.

Le salon était meublé d'un guéridon séparant deux fauteuils en velours assortis aux rideaux qui ornaient les fenêtres. Le parquet en chêne sombre était recouvert d'un tapis d'Aubusson, les murs de boiseries, et au plafond pendait un petit lustre en cristal.

Se présenter, monter le grand escalier jusqu'au premier étage de la demeure, parcourir le long couloir qui surplombait le hall pour arriver jusqu'ici lui avait pris dix minutes. Elle devait impérativement avoir quitté les lieux avant le retour de la secrétaire nymphomane à ses heures. L'idée de ce qu'elle était en train de faire dans un salon de massage douteux du centre-ville aurait dû l'amuser, elles en riaient avec Sally-Anne pendant qu'elles répétaient leur plan. Mais maintenant qu'il lui fallait entrer dans son bureau, commettre une effraction qui, *de facto*, la mettrait hors la loi, elle n'en menait pas large. Si elle se faisait surprendre, on appellerait la police et la police ne tarderait pas à relier les points entre eux. Alors, ce ne serait plus d'une simple intrusion qu'on l'accuserait. Ne pas penser à ça, pas maintenant. Elle avait la bouche sèche, elle

aurait dû accepter le verre d'eau proposé par le majordome, mais elle aurait perdu trop de temps. Se lever et marcher vers cette porte. Tourner la poignée et entrer.

C'est exactement ce qu'elle fit, avec une détermination qui la stupéfia. Elle agissait comme un automate programmé pour exécuter une tâche bien précise.

Une fois à l'intérieur, elle referma la porte en douceur. Il y avait de grandes chances que le maître des lieux se trouve dans la pièce voisine et il n'ignorait pas que son assistante était absente à cette heure-ci.

Elle fit un tour d'horizon, étonnée par la décoration moderne qui contrastait avec celle des autres pièces de la demeure qu'elle connaissait. Une reproduction d'un tableau de Miró ornait le mur face à un bureau en bois clair. Ce n'était peut-être pas une reproduction, d'ailleurs. Pas le temps de s'approcher pour en décider. Elle repoussa le fauteuil, s'agenouilla devant le caisson à tiroirs et sortit de sa poche le crochet caché dans son mouchoir en papier.

Elle s'était entraînée cent fois sur un caisson du même type pour apprendre à venir à bout de sa serrure sans l'endommager. Une serrure à paillettes de modèle Yale, pour laquelle une relation de Sally-Anne lui avait recommandé et vendu un crochet palpeur à tête en forme de demi-diamant. Angle large à l'extrémité et étroit à la base, facile à introduire et facile à retirer. Elle se remémora la leçon : éviter de racler l'intérieur pour ne laisser aucune limaille de fer qui bloquerait le mécanisme et trahirait

le forfait, tenir le manche bien à l'horizontale en face du barillet, entrer lentement le crochet, palper les goupilles en appliquant sur chacune une pression mesurée pour les soulever sans les endommager. Elle sentit la première atteindre la ligne de césure, avança lentement la tête du crochet jusqu'à ce que la deuxième remonte aussi, puis ce fut le tour de la troisième. May retint son souffle et fit lentement pivoter le rotor de la serrure, libérant enfin le tiroir du caisson.

Une partie tout aussi délicate restait à jouer, quand elle devrait refermer la serrure et retirer l'outil. May veilla à ne pas le faire bouger en ouvrant le tiroir.

Une paire de lunettes, une boîte à poudre, une brosse à cheveux, un tube de rouge à lèvres, un pot de crème pour les mains... où se trouvait ce fichu dossier ? Elle s'empara d'une pile de documents qu'elle posa sur le bureau et commença à les étudier un par un. La liste des invités apparut enfin et May sentit son cœur accélérer en songeant aux risques qu'elle prenait dans le seul but d'y ajouter deux noms.

– Reste calme, May, murmura-t-elle, tu y es presque.

Un coup d'œil à la pendule murale, elle avait encore quinze minutes devant elle pour rester dans la zone de sécurité. Et si Mademoiselle Verdier avait joui plus tôt aujourd'hui ?

– Ne pense pas à ça, elle ne fait pas tout ce chemin pour se priver des préliminaires, si elle était pressée, elle se satisferait toute seule.

May regarda la machine à écrire qui trônait sur le bureau, une Underwood des plus classiques. Elle positionna la feuille sur le support, souleva le guide et tourna la roue d'interligne. Le papier s'enroula autour du cylindre avant de réapparaître.

May s'apprêta à taper les noms d'emprunt qu'elle souhaitait ajouter, un pour elle, un pour Sally-Anne, et à la suite des deux, l'adresse de la boîte postale qu'elles avaient ouverte la semaine précédente au bureau de la poste centrale. Nul doute qu'un jour, la police étudierait cette liste de près, y recherchant les coupables du crime. Mais ces faux noms sans domicile réel ne livreraient aucun indice. Elle dactylographia le premier, veillant à enfoncer doucement les touches du clavier pour étouffer le cliquetis des marteaux porte-caractères qui frappaient le ruban. Puis elle manipula avec mille précautions la tige du chariot, cherchant à éviter le tintement de la clochette qui accompagnait le retour à la ligne. Elle tinta quand même.

– Mademoiselle Verdier ? Vous êtes déjà rentrée ?

La voix était parvenue de la pièce voisine. May s'immobilisa, tétanisée. Elle se laissa glisser sur ses genoux et se recroquevilla en position fœtale sous le bureau. Un bruit de pas se rapprocha, la porte s'entrouvrit, M. Stanfield, main sur la poignée, passa la tête.

– Mademoiselle Verdier ?

Le bureau était en ordre, comme toujours, sa secrétaire était l'ordre incarné, et il ne prêta pas plus attention que cela à la machine à écrire. Heureusement, car Mademoiselle Verdier ne se serait jamais absentée en laissant une feuille sur le chariot.



Il haussa les épaules et referma la porte en grommelant qu'il avait dû rêver.

Il fallut plusieurs minutes à May avant que ses mains cessent de trembler. En réalité, c'était tout son corps qui tremblait, elle n'avait jamais eu aussi peur de sa vie.

Le tic-tac de la pendule murale la ramena à la raison. Au mieux lui restait-il encore une dizaine de minutes. Dix petites minutes pour dactylographier le second nom, l'adresse qui allait avec, remettre la feuille en place, verrouiller le caisson, ôter le crochet et quitter la demeure avant que la secrétaire ne soit de retour. May avait pris du retard, elle aurait déjà dû rejoindre Sally-Anne qui devait être morte d'inquiétude.

– Concentre-toi, bon sang, tu n'as plus une seconde à perdre.

Une touche, une deuxième, une troisième... si le vieux schnock entendait le cliquetis de la frappe, il ne se contenterait pas cette fois d'un regard furtif.

Ça y est, tourner le rouleau, libérer la feuille. La remettre exactement là où elle se trouvait dans la pile, bien tasser les documents en un bloc rectiligne, sur le tapis pour ne pas faire de bruit. Les ranger dans le tiroir et le repousser, retenir son souffle en tournant le crochet, entendre le déclic des goupilles, pas facile avec un cœur qui bat jusque sous les tempes, avec cette sueur qui perle sur le front... encore un millimètre.

– Reste calme, May, si le crochet se bloque tout sera fichu.

Et il était souvent resté coincé au cours des répétitions.

## *La dernière des Stanfield*

Elle le tenait enfin au creux de sa main moite, le rangea dans sa poche, attrapa au passage le mouchoir en papier, s'essuya la paume, puis le front. Si le majordome la voyait s'en aller dégoulinante, il se douterait de quelque chose.

Elle rejoignit le petit salon, réajusta son manteau et sortit. Elle remonta le long couloir, priant pour n'y croiser personne. Le grand escalier apparut devant elle, elle le descendit sans précipitation. Elle devait encore dire au majordome d'un ton posé qu'elle ne pouvait plus attendre et reviendrait une prochaine fois.

La chance lui sourit, le vestibule était désert. Elle posa sa main sur la porte de service et l'ouvrit. Sally-Anne la regardait du parking, assise sur sa moto. May avait l'impression que ses jambes ne la portaient plus, mais elle avança vers elle. Sally-Anne lui tendit son casque et d'un signe de tête lui indiqua d'enfourcher la Triumph. Un coup de kick, et le moteur vrombit.

Au lacet suivant, elles croisèrent la Ford noire qui remontait vers la demeure. Sally-Anne aperçut le visage de Mademoiselle Verdier, elle avait l'air épanouie, un sourire malicieux aux lèvres. Sally-Anne affichait le même sourire, mais pas pour les mêmes raisons.

## 6

### Eleanor-Rigby

*Octobre 2016, Beckenham*

Nous étions attablés depuis une demi-heure et Maggie n'avait toujours pas annoncé son mariage avec Fred, ce grand gaillard très sympathique qui tenait un gastro-pub<sup>1</sup> à Primrose Hill. Michel s'en réjouissait doublement. D'abord parce que notre père l'amusait beaucoup à ne pas tenir en place, il se tortillait sur sa chaise et n'avait presque pas touché à sa pizza. Pour que Papa ne dîne pas, c'est qu'il devait avoir l'esprit sacrément occupé, et Michel savait pertinemment par quoi. Mais ce qui le rendait encore plus heureux, à bien y penser, et il n'avait fait que cela depuis leur conversation dans la voiture, c'est qu'il ne trouvait pas Fred si sympathique que ça. La façon que celui-ci avait de le traiter, sa bienveillance hypocrite le mettaient mal à l'aise. À croire qu'il se croyait supérieur à lui. La cuisine de son pub était bonne, mais loin de le

---

1. Bistrot gastronomique en Angleterre.

régaler autant que les livres qu'il dévorait à la bibliothèque. Michel en connaissait presque tous les titres et les sections auxquelles ils appartenaient. Rien d'extraordinaire à cela, puisqu'il les rangeait à leur place dans les rayons. Michel affectionnait son travail. Le silence régnait dans la bibliothèque et peu de métiers pouvaient offrir pareil calme. Les lecteurs étaient pour la plupart assez aimables, leur trouver, dans les meilleurs délais, ce qu'ils recherchaient lui procurait la sensation d'être utile. La seule chose qui l'agaçait était de voir les ouvrages abandonnés sur les tables à la fin de la journée. D'un autre côté, si les lecteurs étaient ordonnés, il aurait moins de travail. Logique.

Avant qu'on lui confie cet emploi, Michel bossait dans un laboratoire. Il y était entré grâce aux notes obtenues à son examen de dernière année de faculté. Il avait un don pour la chimie, le tableau périodique des éléments était pour lui la source d'un langage évident. Mais son entrain à tester tous les possibles mit, au nom de la sécurité, un terme à une courte carrière qui s'avérait pourtant prometteuse. Papa avait crié à l'injustice et critiqué l'étroitesse des esprits qui l'employaient, rien n'y fit. Après une période où il vécut reclus chez lui, Michel retrouva sa joie de vivre au contact de Véra Morton, directrice de la bibliothèque municipale. Elle lui donna sa chance et il se fit un devoir de ne jamais la décevoir. La facilité avec laquelle on pouvait aujourd'hui effectuer des recherches sur Internet avait affecté la fréquentation de la bibliothèque, il arrivait qu'une journée passe sans qu'un

lecteur viennois, Michel en profitait pour lire, principalement des traités de chimie ou, autre de ses passions, des biographies.

J'observais mon père en silence depuis le début du repas. Maggie, au contraire, ne cessait de parler, pour ne rien dire d'ailleurs, enfin rien qui justifie de monopoliser la parole. Et sa volubilité tracassait beaucoup Michel. Qu'elle soit aussi stressée présageait peut-être une annonce qu'il n'avait pas envie d'entendre. Quand Maggie s'assit en face de Papa et prit sa main dans la sienne, Michel dut penser qu'elle faisait ça probablement pour l'amadouer. Maggie n'était pas du genre tactile. Chaque fois qu'il la serrait dans ses bras, quand il lui disait bonjour ou au revoir, elle se plaignait, protestant qu'il l'étouffait. Pourtant, Michel prenait garde à ne jamais la serrer trop fort. Il en avait conclu qu'il s'agissait d'un stratagème pour abréger leurs étreintes, et si elle n'aimait pas étreindre son propre frère, cela prouvait le bien-fondé de sa théorie.

Papa, tout aussi surpris de cet accès de tendresse, retint son souffle, espérant que la grande nouvelle ne se ferait plus attendre. Que Maggie se marie était dans l'ordre des choses, mais ce qu'il voulait savoir, c'était quand.

– Bon, ma chérie, maintenant ça suffit ces bavardages, tu vas finir par me tuer. C'est pour quand ? Trois mois, ce serait idéal ; un par mois c'est déjà raisonnable ; tu comprends, on ne les perd pas comme ça à mon âge.

– Pardon, répondit Maggie, mais de quoi tu parles ?

*La dernière des Stanfield*

– Des kilos que je dois perdre pour entrer dans mon smoking !

Je regardais ma sœur, nous étions toutes les deux, perplexes. Michel soupira et vint à la rescousse générale.

– Pour le mariage. Le smoking, c'est pour le mariage, expliqua-t-il.

– C'est bien pour cela que tu nous as réunis, enchaîna Papa. Et il est où d'ailleurs ?

– Qui ?

– Le sympathique Fred, répondit laconiquement Michel.

– On va attendre un peu et si vous n'allez pas mieux dans une demi-heure, je vous emmène tous les deux à l'hôpital, répondit Maggie.

– Enfin, Maggie, je t'en prie, c'est toi que l'on va conduire aux urgences si tu continues. Qu'est-ce que c'est que ces manières ? Qu'à cela ne tienne, je mettrai mon costume. Il a toujours été un peu trop grand, alors en respirant le moins possible, je devrais pouvoir le fermer. Bon, il est marron, ça ne se fait pas de porter du marron en de telles circonstances, mais à circonstances exceptionnelles, mesures exceptionnelles... Après tout, nous sommes en Angleterre, pas à Las Vegas, alors si on ne dispose pas d'un délai raisonnable pour se préparer à un tel événement, eh bien on n'en dispose pas, un point c'est tout.

Nouvel échange de regards entre ma sœur et moi. Je partis la première dans un fou rire qui ne tarda pas à contaminer l'assemblée. Sauf Papa, mais un temps seulement : il n'avait jamais su résister à un fou rire et finit par se joindre au reste de la famille.

Quand Maggie réussit enfin à reprendre son souffle, elle s'essuya les yeux et soupira un grand coup.

L'arrivée inopinée de Fred eut pour effet de plier tout le monde en deux et Fred ne comprit jamais la raison de ce fou rire général.

– Alors, si vous ne vous mariez pas, pourquoi ce dîner ? finit par lâcher mon père.

– T'inquiète pas, s'exclama aussitôt Maggie à l'intention de son petit ami qui ôtait son manteau.

– Pour le plaisir de se retrouver en famille, répondis-je.

– C'est une raison, intervint Michel, plus commune, donc tout à fait logique. D'un point de vue statistique, j'entends.

– On aurait pu faire ça à la maison, rétorqua Papa.

– Oui, mais nous n'aurions pas autant ri, argua Maggie. Je peux te poser une question ? Est-ce que Maman était riche quand vous vous êtes rencontrés ?

– Quand nous avions dix-sept ans ?

– Non, plus tard, lorsque vous vous êtes retrouvés.

– Ni à dix-sept, ni à trente, ni jamais d'ailleurs. Elle n'avait même pas assez d'argent pour prendre le bus de la gare où je suis allé la chercher... lorsque nous nous sommes retrouvés, ajouta-t-il pensif. Peut-être même ne m'aurait-elle pas appelé ce soir-là, si elle avait eu en poche plus que les quelques pièces qui lui restaient en descendant de ce train à la tombée de la nuit. Bon, je crois qu'il est temps que je vous fasse un aveu, mes enfants, et toi Fred,

puisque tu n'es pas encore dans la famille, je te prierai de garder tout cela pour toi.

– Quel aveu ? demandai-je.

– Si tu te tais, je pourrai te le dire. Nous avons un peu enjolivé les circonstances dans lesquelles notre histoire a redémarré. Votre mère n'a pas réapparu miraculeusement, éperdue d'amour après s'être aperçue que j'étais le seul homme bien qu'elle ait rencontré dans sa vie, comme nous vous l'avons parfois raconté.

– *Chaque fois...*, reprit Michel.

– D'accord, chaque fois. En réalité, quand votre mère est rentrée au pays, elle n'avait aucun endroit où dormir. J'étais la seule personne qu'elle connaissait en ville. Elle a cherché mon nom dans l'annuaire d'une cabine téléphonique. À cette époque il n'y avait pas Internet, alors on retrouvait les gens aussi simplement que cela. Les Donovan ne courent pas les rues, nous n'étions que deux à Croydon. L'autre, âgé de soixante-dix ans, était célibataire et sans enfant. Vous imaginez ma surprise quand j'ai entendu sa voix. C'était la fin de l'automne et il faisait déjà un froid à vous glacer les os. Elle m'a dit, je m'en souviens comme si c'était hier : « Ray, tu aurais toutes les raisons de me raccrocher au nez. Mais je n'ai plus que toi et je ne sais pas où aller. » Qu'est-ce que vous voulez répondre à une femme qui vous dit « Je n'ai plus que toi » ? Moi, j'ai su à l'instant même que le destin nous avait réunis pour de bon. J'ai sauté dans mon Austin, oui, ne me regardez pas comme ça, celle qui est garée devant la porte et qui roule toujours, crétin de voisin, et je suis allé la chercher. Il faut croire que la vie m'a



donné raison puisque trente-cinq ans plus tard, j'ai la chance d'avoir partagé ce soir une pizza infecte en compagnie de mes trois merveilleux enfants et de mon non-gendre.

Nous le fixions tous dans un silence qui frisait le recueillement, Papa se racla la gorge et ajouta :

– Il est peut-être temps que je raccompagne Michel.

– Pourquoi aurais-tu eu toutes les raisons de lui raccrocher au nez ? demandai-je.

– Une autre fois, ma chérie, si tu le veux bien. Raviver ces souvenirs m'aura demandé quelques efforts et pour ce soir, je préfère rester sur un bon fou rire plutôt que de me coucher avec un cafard noir.

– Alors dans la première partie de votre histoire, quand vous aviez entre dix-sept et vingt ans, c'est elle qui t'a quitté ?

– Il a dit une autre fois, intervint Maggie avant que notre père ne réponde.

– Exact, enchaîna Michel. Mais c'est bien plus complexe qu'il n'y paraît, ajouta-t-il en levant le doigt.

Michel a cette habitude de relever son index, comme pour freiner ses pensées lorsqu'elles se précipitent dans sa tête. Après quelques secondes où chacun retint son souffle, il poursuivit.

– En réalité, Papa exprimait son souhait de ne pas nous en dire plus ce soir. Je pense que « une autre fois » laisse envisager qu'il puisse changer d'avis... une autre fois justement.

– On avait compris l'idée, Michel, lâcha Maggie.

Les choses lui semblant claires, Michel repoussa sa chaise, enfila son trench-coat, m'embrassa, serra

## *La dernière des Stanfield*

mollement la main de Fred et prit Maggie dans ses bras en la serrant bien fort. À circonstances exceptionnelles, moyens exceptionnels... et de fait, il en profita pour lui murmurer des félicitations à l'oreille.

- De quoi me félicites-tu ? chuchota ma sœur.
- De ne pas épouser Fred, lui répondit Michel.

\*

Père et fils ne dirent mot sur le chemin du retour, tout du moins pas avant que la voiture s'arrête en bas du domicile de Michel. En se penchant pour lui ouvrir la portière, Ray le regarda fixement, et lui demanda avec beaucoup de tendresse :

- Tu ne leur diras rien, n'est-ce pas ? Tu comprends, c'est à moi qu'il appartient de leur raconter un jour.

À son tour, Michel posa ses yeux sur son père et répondit :

- Tu peux dormir tranquille, Papa, et surtout sans cafard noir... quoique je ne croie pas qu'il en existe de colorés, je vérifierai tout de même demain à la bibliothèque.

Sur ce, il l'embrassa sur la joue et descendit de l'Austin.

Papa attendit qu'il soit entré dans l'immeuble pour démarrer.

## Eleanor-Rigby

*Octobre 2016, Beckenham*

Je quittai la table, résolue à laisser le couple à son intimité. Fred et Maggie s'étaient isolés dans la cuisine depuis dix bonnes minutes. J'y entrai pour les saluer.

Fred, torchon en main, essuyait des verres. Maggie, assise sur le comptoir, jambes croisées, fumait une cigarette, expirant la fumée par la fenêtre entrouverte. Elle proposa de m'appeler un taxi. Mais de Beckenham jusqu'à chez moi, j'en aurai eu pour une petite fortune. Je la remerciai, et préférai rentrer par le train.

– Je pensais que tu étais partie avec Papa, dit-elle avec une mauvaise foi flagrante. Tu ne dors pas chez lui ?

– Je crois qu'il avait envie d'être seul ce soir, et puis je dois me forcer à renouer avec ma vie londonienne.

– Et tu as bien raison, intervint Fred en faisant claquer ses gants. Beckenham, Croydon, ces banlieues sont bien trop lointaines.

– Ou alors, c’est Primrose Hill qui est trop loin de ma banlieue, et trop snob, rétorqua Maggie en jetant son mégot dans l’eau de vaisselle.

– Je vous laisse roucouler, soupirai-je en enfilant mon manteau.

– Fred se fera un plaisir de te déposer à la gare dans sa belle voiture. Il pourrait même te raccompagner à Londres et aller dormir dans son beau Primrose Hill.

Je fis les gros yeux à ma sœur. Comment se débrouillait-elle pour garder un homme dans sa vie en étant si peu aimable, alors que moi, qui étais l’amabilité incarnée, vivais un célibat qui n’en finissait pas ? Autre énigme...

– Tu veux que je te dépose, Elby ? proposa Fred en pliant son torchon.

Maggie le lui arracha des mains et le lança dans la corbeille à linge.

– Petit conseil de sœur, il n’y a que Michel qui peut s’autoriser à écorcher son prénom, elle a horreur de ça. Et puis j’ai besoin de prendre l’air, je vais faire quelques pas avec elle.

Maggie se rendit dans l’entrée, attrapa un pull et m’entraîna vers la rue en me prenant par le bras.

Les trottoirs luisant dans la lumière orangée des réverbères étaient bordés de modestes demeures victoriennes, pour la plupart d’un seul étage et jamais plus de deux, de HLM en brique aux façades décrépies, ou par endroits d’un terrain vague.

Au carrefour, le quartier reprenait vie. Maggie salua l’épicier syrien qui ne fermait jamais boutique. Son magasin marquait la frontière de la rue commerçante, plus éclairée. Une laverie automatique

*La dernière des Stanfield*

jouxtait l'échoppe d'un vendeur de kebabs, suivait un restaurant indien où n'étaient plus attablés que deux convives. La devanture d'un ancien vidéoclub était barrée de planches recouvertes d'affiches, la plupart déchirées. La nuit reprit ses droits alors que nous longions les grilles d'un parc. Bientôt, l'air s'imprégna de l'odeur du métal des rails et du gravier souillé. En approchant de la gare, je soupirai à nouveau.

– Quelque chose ne va pas ? me demanda Maggie.

– Pourquoi tu restes avec lui, tu passes ton temps à lui picorer le bec. Quel intérêt ?

– Par moments, je me demande où tu vas chercher tes expressions... Quel serait l'intérêt de supporter un mec, si je ne pouvais pas lui picorer le bec !

– Dans ce cas, je préfère rester célibataire.

– C'est exactement ce que tu fais, il me semble.

– Touché ! Mais tu es quand même une belle salope de me dire ça.

– Ne me flatte pas, veux-tu. En attendant, nous avons fait chou blanc avec Papa ce soir.

– On ne s'était pas donné beaucoup de mal en cuisine et nous avons bien rigolé. Quelle mouche l'a encore piqué avec son histoire de mariage ? Il a peut-être envie d'avoir des petits-enfants ? lui dis-je.

Maggie s'arrêta net et pointa son index sur mon torse avant de se mettre à fredonner :

*Am, stram, gram,*

*Pic et pic et colégram,*

*Bour et bour et ratatam,*

*Am, stram, gram... pic !*

Et elle conclut sa comptine en clamant :

– Désolée ma vieille, c'est toi qui t'y colles. Je n'ai pas du tout envie d'avoir d'enfant.

– Avec Fred ou en général ?

– Au moins, nous avons la réponse à la question du soir, Maman était fauchée quand elle a retrouvé Papa.

– Peut-être, mais la soirée a soulevé d'autres questions, repris-je.

– Oui, enfin, on ne va pas en faire un plat non plus. Maman avait plaqué Papa quand ils étaient jeunes et elle est revenue sans gloire dix ans plus tard.

– J'ai l'impression que la vérité est plus complexe que ça.

– Tu devrais renoncer aux voyages pour te consacrer au journalisme d'investigation sentimentale.

– Ça me laisse de marbre quand tu fais de l'ironie. Je te parle de Papa et de Maman, de cette lettre étrange que nous avons reçue, des zones d'ombre de leurs vies, des mensonges qu'ils nous ont racontés. Tu n'as pas envie d'en apprendre plus sur tes propres parents ? Tu ne t'intéresses qu'à toi !

– Touché, mais toi aussi tu es une belle salope de me dire ça.

– En attendant, contrairement à ce que tu penses, que Maman ait été sans le sou corrobore les accusations de la lettre.

– Parce que tous les gens qui sont fauchés ont forcément renoncé à une fortune ?

– Tu n'as jamais été fauchée puisque les parents ont toujours veillé sur toi.

*La dernière des Stanfield*

– Tu veux qu'on la chante en chœur, Rigby, cette ritournelle que tu rumines depuis toujours ? Maggie, la petite dernière sur le berceau de laquelle la famille bienveillante n'a cessé de se pencher. En attendant, qui de nous deux a un studio à Londres et qui vit en banlieue à une heure de train ? Laquelle parcourt le monde à longueur d'année et qui reste là à s'occuper de Michel et de Papa ?

– Je n'ai pas envie que nous nous disputions, Maggie. Je voudrais juste que tu m'aides à y voir clair. Ce courrier ne nous a pas été envoyé de façon gratuite. Même si ce qu'il raconte est sans fondement, il y a nécessairement un motif derrière tout cela. Qui nous a écrit et pourquoi ?

– Qui *l'a* écrit ! Je te rappelle que tu ne devais même pas m'en parler.

– Et si l'auteur me connaissait assez pour savoir que je le ferais quand même ? Et s'il avait même cherché à m'y inciter ?

– Je te l'accorde, il n'aurait pas pu trouver meilleure façon de s'y prendre. Bon, je sens comme un petit appel au secours dans ta voix, alors d'accord, tu n'as qu'à inviter Papa dans les prochains jours à déjeuner du côté de Chelsea. Il va râler, mais il sera heureux d'avoir un prétexte pour prendre sa voiture. Tâche de choisir un endroit proche d'un parking, il refuse de la confier à un voiturier. N'ajoute rien, ça me fait rire à chaque fois que j'y pense. J'ai un double de ses clés, j'irai fouiller chez lui dès que la voie sera libre.

Je n'aimais pas l'idée de manipuler mon père, mais à défaut d'un autre plan, j'acceptai la proposition de ma sœur.

## *La dernière des Stanfield*

La gare était déserte. À cette heure-ci, il n'y avait plus que nous à attendre le train. Le panneau d'affichage indiquait l'arrivée imminente du South-eastern en direction d'Orpington. Je devais changer de ligne à Bromley pour emprunter celle de Victoria Station, puis sauter dans un bus qui me laisserait à dix minutes à pied de mon studio.

– Tu sais de quoi je rêve à cet instant précis ? me demanda Maggie. De monter dans ce train avec ma sœur, d'aller dormir chez elle à Londres. Je me gliserais dans tes draps et nous papoterions toute la nuit.

– J'aimerais beaucoup moi aussi, mais... il faudrait que tu sois célibataire...

Le train de banlieue apparut au bout du quai, ses roues crissèrent lorsqu'il freina. Les portes s'ouvrirent, sans qu'aucun passager descende. Un long coup de sifflet annonça le départ.

– File, Rigby, tu vas le rater, enchaîna Maggie.

Nous échangeâmes un regard complice et je grimpai dans mon wagon.

\*

Fred attendait Maggie dans son lit. À la télévision passait un vieil épisode de *Fawlty Towers*. L'humour de John Cleese eut raison de leur silence et ils finirent par rire ensemble des clowneries d'un lord absurde.

– À défaut de ne pas vouloir m'épouser, tu envisagerais de venir vivre à Primrose Hill ? questionna Fred.



*La dernière des Stanfield*

– Je t'en prie, ne fais pas l'hypocrite, si tu avais vu ta tête quand mon père a évoqué l'idée d'un mariage.

– Tu l'as très vite rassuré sur ce point.

– Ici, il y a Papa et Michel, à Londres, je serais trop loin pour veiller sur eux.

– Ton frère est adulte, ton père a vécu sa vie, quand vas-tu te décider à vivre pleinement la tienne ?

Maggie attrapa la télécommande et éteignit la télévision. Elle ôta son tee-shirt, s'assit à califourchon sur Fred et l'observa.

– Pourquoi tu me regardes comme ça ? lui demanda-t-il.

– Parce que nous sommes ensemble depuis deux ans et il m'arrive de penser que je ne sais presque rien de ta vie, ni de ta famille, dont tu ne parles jamais et à laquelle tu ne m'as jamais présentée. Toi, tu sais presque tout de moi et tu connais les miens. J'ignore même où tu as grandi, où tu as fait tes études, si tu as étudié...

– Tu ne sais rien parce que tu ne me poses jamais de question.

– C'est faux, tu es toujours évasif quand je t'interroge sur ton passé.

– Tu comprendras, lui dit-il en embrassant ses seins, qu'un homme puisse avoir d'autres idées en tête que de raconter sa vie, mais puisque tu insistes, je suis né à Londres il y a trente-neuf ans...

Sa bouche descendit vers le ventre de Maggie...

– Surtout, ne parle plus, lui murmura-t-elle.

## 8

### Keith

*Octobre 1980, Baltimore*

La lune versait sa clarté argentée sur les lucarnes, la lumière oblique révélait les flocons de poussière en suspension dans l'air. May dormait profondément, les plis des draps défaits épousaient les courbes de son corps. Assise au pied du lit, Sally-Anne l'observait, scrutant sa respiration. À cet instant, regarder May dormir était tout ce qui comptait pour elle. Comme si plus rien d'autre en ce monde n'existait, l'univers tout entier était retenu dans ce loft. Une heure plus tôt, des visions du passé l'avaient sortie de ses rêves. Des visages familiers, figés sans expression, la jugeaient. Elle était assise sur une chaise posée au milieu d'une estrade, fusillée par leurs regards. Sa manière d'être était le fruit d'une adolescence où tout avait été appris, sans que rien lui eût jamais été enseigné.

Est-ce que deux corps brisés peuvent se réparer lorsqu'ils sont réunis, est-ce que la douleur de deux êtres se soustrait ou s'ajoute ? se demandait-elle.

*La dernière des Stanfield*

- Quelle heure est-il ? maugréa May.
- Quatre heures du matin, un peu plus peut-être.
- À quoi tu penses ?
- À nous.
- Et ce sont de bonnes ou de mauvaises pensées ?
- Rendors-toi.
- Pas tant que tu resteras là à me dévisager.

Sally-Anne alla enfiler ses bottes et attrapa son blouson sur le dossier d'une chaise.

- Je n'aime pas quand tu prends ta moto la nuit.
- Tu n'as pas à t'inquiéter, je serai prudente.
- Ce serait nouveau. Reste, je vais nous faire du thé, insista May.

Elle se leva, tirant le drap pour se couvrir, et traversa la pièce. Un réchaud à gaz, quelques assiettes, des verres disparates et deux tasses en porcelaine, sur une table à tréteaux auprès d'une vasque, faisaient office de cuisine. May posa la bouilloire dans l'évier, ôta le couvercle et tourna le robinet d'eau. Puis elle chercha la boîte à thé dans une ancienne armoire à pharmacie reconvertie, se hissa sur la pointe des pieds pour attraper deux sachets Lipton, deux morceaux de sucre dans un pot en terre cuite, craqua une allumette et régla la flamme bleutée du réchaud.

- Surtout, ne m'aide pas !
- J'attends de voir si tu vas y arriver d'une main, répondit Sally-Anne, un sourire narquois au bord des lèvres.

May haussa les épaules et laissa tomber le drap.

- Tu serais aimable de le remettre sur le lit, je n'aime pas dormir dans la poussière.

## *La dernière des Stanfield*

Elle servit le thé, tendit une tasse à Sally-Anne, prit la sienne et retourna s'asseoir en tailleur sur le matelas.

– Les invitations sont arrivées, finit par confier Sally-Anne.

– Quand ?

– Hier après-midi, je me suis arrêtée à la poste pour relever le courrier.

– Et tu n'as pas jugé utile de m'en informer plus tôt.

– La soirée était joyeuse, j'ai eu peur que tu ne penses plus qu'à ça.

– Je n'aime pas ces types avec qui nous sortons, leurs conversations politiques à deux balles m'ennuient, cette façon qu'ils ont de prétendre vouloir changer le monde, alors qu'ils passent la plupart de leur temps à fumer des joints. Alors désolée de te décevoir, mais je n'ai pas trouvé ce dîner particulièrement joyeux. Tu me les montres ?

Sally-Anne sortit deux enveloppes de sa poche et les jeta nonchalamment sur le lit. May décacheta celle qui lui était destinée. Elle passa son doigt sur le bristol, admira le relief des caractères estampés et s'arrêta sur la date. La soirée aurait lieu dans deux semaines. Les femmes parées de leurs plus beaux bijoux porteraient des tenues extravagantes, les hommes seraient vêtus aussi grotesquement, et quelques vieux grincheux refusant de se prêter au jeu se contenteraient d'un smoking et d'un simple loup pour masquer leur visage.

– Je n'ai jamais été aussi excitée de ma vie à l'idée d'aller à un bal costumé, ricana May.

## *La dernière des Stanfield*

– Tu ne cesses de me surprendre. Je pensais que la vue de ces invitations te ficherait la trouille.

– Eh bien non, plus maintenant. Pas après être retournée dans leur demeure. Lorsque nous en sommes parties, je me suis rendu compte à quel point il m'en avait coûté d'y remettre les pieds. Et je me suis juré que je n'aurai plus jamais peur d'eux.

– May...

– Va te promener dans la nuit ou viens te recoucher avec moi, mais décide-toi.

Sally-Anne ramassa le drap et l'étendit sur May. Elle se dévêtit à la hâte et s'allongea à côté d'elle, en souriant à nouveau.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda May.

– Rien, j'aime quand tu es vindicative comme ça.

– Je veux que tu saches une chose qui n'engage que moi, mais je tiens à ce que tu sois au courant. Je ne me laisserai jamais prendre vivante.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Tu as très bien compris. La vie est bien trop courte pour l'accabler de tristesses superflues.

– May, regarde-moi dans les yeux. Je crois que tu te trompes lourdement. Ne penser qu'à te venger serait leur accorder trop d'importance. Il s'agit juste de leur reprendre ce qu'ils ne méritent pas.

[www.marclevy.info](http://www.marclevy.info)  
[www.facebook.com/marc.levy.fanpage/](https://www.facebook.com/marc.levy.fanpage/)

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris,  
Versilio, Paris, 2017

Illustration © LORENZO EROTICOLOR TM